

## PEDAGOGIE

### Les motifs de ne pas se décourager

Naguère une institutrice nous écrivait : « J'exerce ma profession depuis deux mois à peine, et je suis déjà tentée de trouver le monde odieux; on me paie mon dévouement par des ingraturités; le présent est plein de chagrin et l'avenir m'apparaît plus sombre encore; la vie est pour moi un lourd fardeau; j'ai pour ma part si peu de joie! »

Pauvre enfant, parce qu'elle n'avait pas su, dès le début de sa carrière, se cuirasser contre les mille et une petites épreuves inhérentes à l'état d'institutrice; parce qu'elle n'avait pas été mise en garde assez tôt contre *ses nerfs*, qui lui jouaient de vilains tours en lui faisant voir une poutre où il n'y avait qu'une paille; enfin et surtout parce qu'elle n'envisageait pas assez chrétiennement son état de vie, le découragement était sur le point d'entrer dans son âme, restée si belle encore à l'aurore de la vingtième année.

Notre réponse ne se fit pas attendre :

Mademoiselle,

Votre lettre me fait connaître un état d'âme vraiment digne d'intérêt. Permettez-moi de vous dire sans phrase que le chagrin qui vous accable est plutôt nerveux que réel. Dans quelque position qu'on soit, on peut beaucoup pour alléger ou doubler son fardeau. Et il est rare qu'on ne doive pas des actions de grâces au ciel quand on compare sa vie à celle de nombre d'autres personnes, qui, pourtant, trouveraient des consolations en regardant autour d'elles. C'est ainsi que la religion, la morale, le *bon sens*, nous ordonnent d'envisager la vie. Il y a orgueil à se plaindre sans cesse du sort, faiblesse à ne pouvoir supporter noblement ses peines, impiété à murmurer.

« Mes élèves sont mal élevés, » dites-vous, « ils arrivent en classe, très souvent, la figure et les mains sales; ils sont parfois grossiers, et quelques uns vont jusqu'à l'insubordination. Les parents soutiennent leurs enfants au détriment de ma dignité professionnelle; les Commissaires font la sourde oreille et refusent pratiquement de m'accorder le concours de leur autorité; M. le Curé n'a pas encore visité mon école et je n'ose aller lui conter mes chagrins; la salle de classe est si basse que trois heures sur six nous manquons d'air respirable; la plupart du temps les élèves n'ont ni livres, ni cahiers, ni crayons, ni plumes; mes voisines n'ont pas encore daigné me rendre visite; enfin pour tout dire, je me sens isolée, abandonnée dans *le Rang*, il me semble que je suis au milieu d'un océan d'amertume. »